

le corps ; donc la mort n'est point à craindre. Car comme Montagne a^a fort bien remarqué, c'étoit un grand aveuglement de ne pas voir qu'on peut concevoir un troisième état entre ces deux-là, qui est que l'ame demeurant après le corps, se trouvât dans un état de tourment & de misere, ce qui donne un juste sujet d'apprehender la mort, de peur de tomber dans cet état³⁰⁰.

L'autre défaut qui empêche que les dilemmes ne concluent, est quand les conclusions particulieres de chaque partie ne sont pas necessaires. Ainsi il n'est pas necessaire qu'une belle femme cause de la jalousie, puisqu'elle peut être si sage & si vertueuse, qu'on n'aura aucun sujet de se desier de sa fidelité.

Il n'est point necessaire aussi qu'étant laide elle déplaise à son mari, puisqu'elle peut avoir d'autres qualités si avantageuses d'esprit & de vertu, qu'elle ne laissera pas de lui plaire.

La 3. observation est, que celui qui se sert d'un dilemme doit prendre-garde qu'on ne le puisse retourner contre lui-même. Ainsi Aristote témoigne qu'on retourna contre le philosophe qui ne vouloit pas qu'on se mêlât des affaires publiques, le dilemme dont il se servoit pour le prouver : Car on lui dit :

Si on s'y gouverne selon les regles corrompues des hommes, on contentera les hommes ;

Si on garde la vraie justice, on contentera les dieux :

Donc on s'en doit mêler.

Neanmoins ce retour n'étoit pas raisonnable : Car il n'est pas avantageux de contenter les hommes en offensant Dieu.

CHAPITRE XVII^a.

Des Lieux, ou de la methode de trouver des argumens.

Combien cette methode est de peu d'usage.

Ce que les Rhetoriciens & les Logiciens appellent Lieux, *loci argumenlorum*, sont certains chefs generaux, auxquels on peut rapporter toutes les preuves dont on se sert dans les diverses matieres que l'on traite : & la partie de la Logique qu'ils appellent *invention*, n'est autre chose que ce qu'ils enseignent de ces Lieux³⁰⁰.

Ramus fait une querelle sur ce sujet à Aristote & aux phi-

a. ... Montagne mesme a... (I).
b. ... XV... (I) ; ... XVI... (II-IV).

losophes de l'école, parcequ'ils traitent des Lieux après avoir donné les regles des argumens, & il prétend contre eux, qu'il faut expliquer les Lieux & ce qui regarde l'invention avant que de traiter de ces regles³⁰¹.

La raison de Ramus est, que l'on doit avoir trouvé la matiere avant que de songer à la disposer. Or l'explication des Lieux enseigne à trouver cette matiere, au-lieu que les regles des argumens n'en peuvent apprendre que la disposition.

Mais cette raison est très-foible, parcequ'encore qu'il soit necessaire que la matiere soit trouvée pour la disposer, il n'est pas necessaire neanmoins d'apprendre à trouver la matiere avant que d'avoir appris à la disposer. Car, pour apprendre à disposer la matiere, il suffit d'avoir certaines matieres generales pour servir d'exemples ; or l'esprit & le sens commun en fournit toujours assez, sans qu'il soit besoin d'en emprunter d'aucun art ni d'aucune methode. Il est donc vrai qu'il faut avoir une matiere pour y appliquer les regles des argumens ; mais il est faux qu'il soit necessaire de trouver cette matiere par la methode des Lieux.

On pourroit dire au-contraire, que comme on prétend enseigner dans les Lieux l'art de lirer des argumens & des syllogismes, il est necessaire de savoir auparavant ce que c'est qu'argument & syllogisme. Mais on pourroit peut-être aussi répondre que la nature seule nous fournit une connoissance generale de ce que c'est que raisonnement, qui suffit pour entendre ce qu'on en dit en parlant des Lieux.

Il est donc assez inutile de se mettre en peine en quel ordre on doit traiter des Lieux, puisque c'est une chose à peu près indifferente. Mais il seroit peut-être plus utile d'examiner s'il ne seroit point plus à propos de n'en point traiter du-tout.

On sait que les Anciens ont fait un grand mystere de cette methode, & que Ciceron la préfere même à toute la dialectique, telle qu'elle étoit enseignée par les Stoïciens, parcequ'ils ne parloient point des Lieux. Laissons, dit-il, toute cette science qui ne nous dit rien de l'art de trouver des argumens, & qui ne nous fait que trop de discours pour nous instruire à en juger. *Islam artem totam relinquamus quæ in excogilandis argumentis mula nimiùm est, in judicandis nimiùm loquax*³⁰². Quintilien & tous les autres Rhetoriciens, Aristote & tous les philosophes en parlent de même ; de sorte que l'on auroit peine à n'être pas de leur sentiment, si l'experience generale n'y paroissoit entierement opposée.

On en peut prendre à témoin presque autant de personnes qu'il y en a qui ont passé par le cours ordinaire des études, &

qui ont appris de cette methode artificielle de trouver des preuves, ce qu'on en apprend dans les colleges. Car y en a-t-il un seul qui puisse dire veritablement, que lorsqu'il a été obligé de traiter quelque sujet, il ait fait reflexion sur ces lieux, & y ait cherché les raisons qui lui étoient necessaires ? Qu'on consulte tant d'Avocats & de Prédicateurs qui sont au monde, tant de gens qui parlent & qui écrivent, & qui ont toujours de la matiere de reste, & je ne sai si on en pourra trouver quelqu'un qui ait jamais songé à faire un argument à *causa*, *ab effectu*, *ab adjunctis*, pour prouver ce qu'il desiroit persuader²⁹².

Aussi, quoique Quintilien fasse paroître de l'estime pour cet art, il est obligé néanmoins de reconnoître qu'il ne faut pas, lorsqu'on traite une matiere, aller frapper à la porte de tous ces lieux pour en tirer des argumens & des preuves. *Illud quoque, dit-il, studiosi eloquentiae cogitent, non esse cum proposita fuerit materia dicendi scrutanda singula & velut ostiatim pulsanda, ut sciant an ad id probandum quod intendimus, fortè respondeant*²⁹⁴.

Il est vrai que tous les argumens qu'on fait sur chaque sujet, se peuvent rapporter à ces chefs & à ces termes generaux qu'on appelle Lieux ; mais ce n'est point par cette methode qu'on les trouve. La nature, la consideration attentive du sujet, la connoissance de diverses verités les fait produire, & ensuite l'art les rapporte à certains genres. De sorte que l'on peut dire veritablement des Lieux ce que saint Augustin dit en general des préceptes de la Rhetorique. On trouve, dit-il, que les regles de l'éloquence sont observées dans les discours des personnes éloquents, quoiqu'ils n'y pensent pas en les faisant, soit qu'ils les sachent, soit qu'ils les ignorent. Ils pratiquent ces regles parce qu'ils sont éloquents ; mais ils ne s'en servent pas pour être éloquents. *Implent quippe illa quia sunt eloquentes, non adhibent ut sint eloquentes*²⁹⁵.

L'on marche naturellement, comme ce même Pere le remarque en un autre endroit, & en marchant on fait certains mouvemens réglés du corps. Mais il ne serviroit de rien pour apprendre à marcher, de dire par exemple, qu'il faut envoyer des esprits en certains nerfs, remuer certains muscles, faire certains mouvemens dans les jointures, mettre un pied devant l'autre, & se reposer sur l'un pendant que l'autre avance. On peut bien former des regles en observant ce que la nature nous fait faire ; mais on ne fait jamais ces actions par le secours de ces regles. Ainsi l'on traite tous les Lieux dans les discours les plus ordinaires, & l'on ne sauroit rien dire qui ne s'y rapporte ; mais ce n'est point en y faisant une reflexion expresse que l'on produit

ces pensées, cette reflexion ne pouvant servir qu'à ralentir la chaleur de l'esprit, & à l'empêcher de trouver les raisons vives & naturelles qui sont^a les vrais ornemens de toute sorte de discours.

Virgile dans le 9. livre de l'Eneïde, après avoir représenté Euriale surpris & environné de ses ennemis, qui étoient prêts de venger sur lui la mort de leurs compagnons, que Nisus ami d'Euriale avoit tués, met ces paroles pleines de mouvement & de passion dans la bouche de Nisus.

Me me adsum, qui feci, in me converlito ferrum,

O Rutuli ! mea fraus omnis ; nihil iste nec ausus,

Nec poluit. Cælum hoc & sidera conscia testor.

*Tantum infelicem nimium dilexit amicum*²⁹⁶.

C'est un argument, dit Ramus, à *causa efficiente* ; mais on pourroit bien jurer avec assurance que jamais Virgile ne songea, lorsqu'il fit ces vers, au Lieu de la cause efficiente. Il ne les auroit jamais faits, s'il s'étoit arrêté à y chercher cette pensée : & il faut necessairement que pour produire des vers si nobles & si animés, il ait non seulement oublié ces regles, s'il les savoit, mais qu'il se soit en quelque sorte oublié lui-même pour prendre^b la passion qu'il représentoit.

En verité, le peu d'usage que le monde a fait de cette methode des Lieux depuis tant de temps qu'elle est trouvée & qu'on l'enseigne dans les écoles, est une preuve évidente qu'elle n'est pas de grand usage. Mais quand on se seroit appliqué à en tirer tout le fruit qu'on en peut tirer, on ne voit pas qu'on puisse arriver par là à quelque chose qui soit veritablement utile & estimable. Car tout ce qu'on peut prétendre par cette methode est de trouver sur chaque sujet diverses pensées generales, ordinaires, éloignées, comme les Lullistes en trouvent par le moyen de leurs tables. Or tant s'en faut qu'il soit utile de se procurer cette sorte d'abondance, qu'il n'y a rien qui gâte davantage le jugement²⁹⁷.

Rien n'étouffe plus les bonnes semences que l'abondance des mauvaises herbes : rien ne rend un esprit plus sterile en pensées justes & solides, que cette mauvaise fertilité de pensées communes. L'esprit s'accoutume à cette facilité, & ne fait plus d'effort pour trouver les raisons propres, particulieres, & naturelles, qui ne se découvrent que dans la consideration attentive de son sujet.

On^c devoit considerer que cette abondance qu'on recherche

a. ... qui en doivent naître. — Virgile... (1).

b. ... pour se transformer dans la... (1).

c. ... sujet. — Au reste on ne voit pas pourquoy on se met tant en peine de devenir abondant. Ce... (1).

QUATRIÈME PARTIE
DE LA
LOGIQUE.

De la Methode.

Il nous reste à expliquer la dernière partie de la Logique, qui regarde la Methode, laquelle est sans doute l'une des plus utiles & des plus importantes³⁷⁶. Nous avons cru y devoir joindre ce qui regarde la demonstration, parcequ'elle ne consiste pas d'ordinaire en un seul argument, mais dans une suite de plusieurs raisonnemens, par lesquels on prouve invinciblement quelque verité ; & que même il sert de peu pour bien démontrer, de savoir les regles des syllogismes, qui est à quoi on manque très-peu souvent ; mais que le tout est de bien arranger ses pensées, en se servant de celles qui sont claires & évidentes, pour penetrer dans ce qui paroissoit plus caché³⁷⁷.

Et^a comme la demonstration a pour fin la science, il est necessaire d'en dire quelque chose auparavant.

CHAPITRE PREMIER.

De la Science^b. Qu'il y en a.

Que les choses que l'on connoît par l'esprit sont plus certaines que ce que l'on connoît par les sens.

Qu'il y a des choses que l'esprit humain est incapable de savoir.

Utilité que l'on peut tirer de cette ignorance necessaire.

Si lorsque l'on considere quelque maxime, on en connoît la verité en elle-même, & par l'évidence qu'on y apperçoit qui nous persuade sans autre raison, cette sorte de connoissance

^a. ... caché. Or c'est proprement à quoy sert la vraie methode. — Chapitre... (I).

^b. Le chapitre ... De la science... a été ajouté dans (II).

s'imaginer une mer plate, que l'on augmente en longueur à l'infini, & un vaisseau sur le bord de cette mer qui s'éloigne du port en droite ligne ; il est certain qu'en regardant du port le bas du vaisseau au-travers d'un verre ou d'un autre corps diaphane, le rayon qui se terminera au bas de ce vaisseau passera par un certain point du verre, & que le rayon horizontal passera par un autre point du verre plus élevé que le premier. Or à mesure que le vaisseau s'éloignera, le point du rayon qui se terminera au bas du vaisseau montera toujours, & divisera infiniment l'espace qui est entre ces deux points, & plus le vaisseau s'éloignera, plus il montera lentement, sans que jamais il cesse de monter, ni qu'il puisse arriver au point du rayon horizontal, parceque ces deux lignes se coupant dans l'œil, ne seront jamais ni parallèles, ni une même ligne. Ainsi cet exemple nous fournit en même-temps la preuve d'une division à l'infini de l'étendue, & d'un ralentissement à l'infini du mouvement.

C'est par cette diminution infinie de l'étendue qui naît de sa divisibilité, qu'on peut prouver ces problèmes qui semblent impossibles dans les termes : Trouver un espace infini égal à un espace fini, ou qui ne soit que la moitié, le tiers, &c. d'un espace fini. On les peut résoudre en diverses manières, & en voici une assez grossière, mais très-facile. Si l'on prend la moitié d'un carré, & la moitié de cette moitié, & ainsi à l'infini, & que l'on joigne toutes ces moitiés par leur plus longue ligne, on en fera un espace d'une figure irrégulière, & qui diminuera toujours à l'infini par un des bouts, mais qui sera égal à tout le carré ; car la moitié, & la moitié de la moitié, plus la moitié de cette seconde moitié, & ainsi à l'infini, font le tout : Le tiers & le tiers du tiers, & le tiers du nouveau tiers, & ainsi à l'infini font la moitié. Les quarts pris de la même sorte font le tiers, & les cinquièmes le quart. Joignant bout à bout ces tiers ou ces quarts, on en fera une figure qui contiendra la moitié ou le tiers de l'aire du total, & qui sera infinie d'un côté en longueur, en diminuant proportionnellement en largeur³⁰⁰.

L'utilité que l'on peut tirer de ces speculations, n'est pas simplement d'acquiescer ces connoissances, qui sont d'elles-mêmes assez stériles ; mais c'est d'apprendre à connoître les bornes de nôtre esprit, & à lui faire avouer malgré qu'il en ait, qu'il y a des choses qui sont, quoiqu'il ne soit pas capable de les comprendre ; & c'est pourquoi il est bon de le fatiguer à ces subtilités, afin de dompter sa présomption, & lui ôter la hardiesse d'opposer jamais ses foibles lumières aux vérités que l'Eglise lui propose, sous prétexte qu'il ne les peut pas comprendre ;

car puisque toute la vigueur de l'esprit des hommes est contrainte de succomber au plus petit atome de la matière, & d'avouer qu'il voit clairement qu'il est infiniment divisible, sans pouvoir comprendre comment cela se peut faire ; n'est-ce pas pecher visiblement contre la raison, que de refuser de croire les effets merveilleux de la toute-puissance de Dieu, qui est d'elle-même incompréhensible, par cette raison que notre esprit ne les peut comprendre ?

Mais comme il est avantageux de faire sentir quelquefois à son esprit sa propre foiblesse, par la considération de ces objets qui le surpassent, & qui le surpassant l'abattent & l'humilient, il est certain aussi qu'il faut tâcher de choisir pour l'occuper ordinairement des sujets & des matières qui lui soient plus proportionnées & dont il soit capable de trouver & de comprendre la vérité, soit en prouvant les effets par les causes, ce qui s'appelle démontrer *à priori*, soit en démontrant au-contraire les causes par les effets, ce qui s'appelle prouver *à posteriori*. Il faut un peu étendre ces termes pour y réduire toutes sortes de démonstrations, mais il a été bon de les marquer en passant, afin que l'on les entende, & que l'on ne soit pas surpris en les voyant dans des livres, ou dans des discours de Philosophie : & parceque ces raisons sont d'ordinaire composées de plusieurs parties, il est nécessaire, pour les rendre claires & concluantes, de les disposer en un certain ordre, & une certaine méthode ; & c'est de cette méthode que nous traiterons dans la plus grande partie de ce livre.

CHAPITRE II^a.

Des deux sortes de méthodes, Analyse, & Synthèse. Exemple de l'Analyse.

On peut appeler généralement méthode, l'art de bien disposer une suite de plusieurs pensées, ou pour découvrir la vérité quand nous l'ignorons, ou pour la prouver aux autres quand nous la connoissons déjà.

Ainsi il y a deux sortes de méthodes ; l'une pour découvrir la vérité, qu'on appelle *analyse*, ou *méthode de résolution*, & qu'on peut aussi appeler *méthode d'invention* : & l'autre pour la faire

entendre aux autres quand on l'a trouvée, qu'on appelle *synthese*, ou *methode de composition*, & qu'on peut aussi appeller *methode de doctrine*.

On^a ne traite pas d'ordinaire par analyse le corps entier d'une science, mais on s'en sert seulement pour resoudre quelque question*.

Or toutes les questions sont ou de mots ou de choses³⁰⁰.

J'appelle ici questions de mots, non pas celles où on cherche des mots ; mais celles où par les mots on cherche des choses, comme celles où il s'agit de trouver le sens d'une énigme, ou d'expliquer ce qu'a voulu dire un Auteur par des paroles obscures ou ambiguës.

Les questions de choses se peuvent reduire à quatre principales especes.

La 1. est, quand on cherche les causes par les effets : On sait par exemple les divers effets de l'aiman, on en cherche la cause : on sait les divers effets qu'on a accoutumé d'attribuer à l'horreur du vuide ; on recherche si c'en est la vraie cause, & on a trouvé que non : On connoît le flux & le reflux de la mer ; on demande quelle peut être la cause d'un si grand mouvement & si réglé.

La 2. est, quand on cherche les effets par les causes : On a su par exemple de tout temps, que le vent & l'eau avoient grande force pour mouvoir les corps ; mais les anciens n'ayant pas assez examiné quels pouvoient être les effets de ces causes, ne les avoient point appliqués, comme on a fait depuis par le moyen des moulins, à un grand nombre de choses très-utiles à la société humaine, & qui soulagent notablement le travail des hommes, ce qui devoit être le fruit de la vraie Physique. De sorte que l'on peut dire que la premiere sorte de questions où l'on cherche les causes par les effets, font toute la speculation de la Physique, & que la seconde sorte où l'on cherche les effets par les causes, en font toute la pratique.

La 3. espece des questions est, quand par les parties on cherche le tout ; Comme lorsqu'ayant plusieurs nombres on en cherche la somme en les ajoûtant l'un à l'autre ; ou qu'en ayant

a. ... doctrine. — Dans l'analyse ou methode d'invention, on suppose que ce qu'on cherche n'est pas entierement connu, mais qu'on le peut connoître en l'examinant plus particulierement, et se servant des connoissances que cet examen nous donnera pour arriver à celle que nous cherchons ; comme si on propose... (I) ; *longue addition dans* (II).

* La plus grande partie de tout ce que l'on dit ici des questions, a été tiré d'un manuscrit de feu Monsieur Descartes, que Monsieur Clercelier a eu la bonté de prêter.

deux, on en cherche le produit en les multipliant l'un par l'autre.

La 4. est, quand ayant le tout & quelque partie, on cherche une autre partie³⁰¹, comme lorsque ayant un nombre & ce que l'on en doit ôter, on cherche ce qui restera ; ou qu'ayant un nombre, on cherche quelle en sera la tantième partie.

Mais il faut remarquer que, pour étendre plus loin ces deux dernieres sortes de questions, & afin qu'elles comprennent ce qui ne pourroit pas proprement se rapporter aux deux premieres, il faut prendre le mot de partie plus generalement, pour tout ce que comprend une chose, ses modes, ses extremités, ses accidens, ses propriétés, & generalement tous ses attributs : de sorte que ce sera par exemple chercher un tout par ses parties, que de chercher l'aire d'un triangle par sa hauteur & par sa baze ; & ce sera au-contraire chercher une partie par le tout & une autre partie, que de chercher le côté d'un rectangle, par la connoissance qu'on a de son aire & de l'un de ses côtés.

Or de quelque nature que soit la question que l'on propose à resoudre, la premiere chose qu'il faut faire est, de concevoir nettement & distinctement ce que c'est précisément qu'on demande, c'est-à-dire, quel est le point précis de la question³⁰².

Car il faut éviter ce qui arrive à plusieurs personnes, qui par une précipitation d'esprit, s'appliquent à resoudre ce qu'on leur propose, avant que d'avoir assez considéré par les signes & les marques par lesquels ils pourront reconnoître ce qu'ils cherchent quand ils le rencontreront : comme si un valet à qui son maître auroit commandé de chercher l'un de ses amis, se hâtoit d'y aller avant que d'avoir su plus particulierement de son maître quel est cet ami.

Or encore que dans toute question il y ait quelque chose d'inconnu, autrement il n'y auroit rien à chercher, il faut néanmoins que cela même qui est inconnu soit marqué & designé par de certaines conditions, qui nous déterminent à rechercher une chose plutôt qu'une autre, & qui nous puisse faire juger quand nous l'aurons trouvé, que c'est ce que nous cherchions.

Et ce sont ces conditions que nous devons bien envisager d'abord, en prenant-garde de n'en point ajoûter qui ne soient point enfermées dans ce que l'on a proposé, & de n'en point omettre qui y seroient enfermées ; car on peut pecher en l'une & en l'autre maniere.

On pecheroit en la premiere maniere si, lors par exemple que l'on nous demande, quel est l'animal qui au matin marche à quatre pieds, à midi à deux, & au soir à trois, on se croyoit

cartes propose dans sa *Methode*, peuvent être utiles pour se garder de l'erreur en voulant rechercher la vérité dans les sciences humaines, quoiqu'à dire vrai elles soient générales pour toutes sortes de méthodes, & non particulières pour la seule analyse^a.

La 1. est de *ne recevoir jamais aucune chose pour vraie qu'on ne la connoisse évidemment être telle, c'est-à-dire, d'éviter soigneusement la précipitation & la prévention; & de ne comprendre rien de plus en ses jugemens, que ce qui se présente si clairement à l'esprit, qu'on n'ait aucune occasion de le mettre en doute.*

La 2. de *diviser chacune des difficultés qu'on examine en autant de parcelles qu'il se peut, & qu'il est requis pour les résoudre.*

La 3. de *conduire par ordre ses pensées, en commençant par les objets les plus simples & les plus aisés à connoître, pour monter peu à peu comme par degrés jusqu'à la connoissance des plus composés, & supposant même de l'ordre entre ceux qui ne se précédent point naturellement les uns les autres.*

La 4. de *faire par-tout des dénombrements si entiers, & des revues si générales, qu'on se puisse assurer de ne rien omettre.*

Il est vrai qu'il y a beaucoup de difficulté à observer ces règles, mais il est toujours avantageux de les avoir dans l'esprit, & de les garder autant que l'on peut lorsqu'on veut trouver la vérité par la voie de la raison, & autant que notre esprit est capable de la connoître.

CHAPITRE III^e.

*De la methode de composition,
& particulièrement de celle qu'observent les Geometres.*

Ce que nous avons dit dans le chapitre précédent nous a déjà donné quelque idée de la methode de composition, qui est la plus importante; en ce que c'est celle dont on se sert pour expliquer toutes les sciences.

Cette methode consiste principalement à commencer par les choses les plus générales & les plus simples, pour passer aux moins générales & plus composées. On évite par là les redites, puisque si on traitoit les especes avant le genre; comme il est

a. ... humaines, et qui ne dépendent que de la raison, quoy qu'à... (I).
b. ... avantageux d'y faire attention, et... (I).
c. ... II... (I).

impossible de bien connoître une espece sans en connoître le genre, il faudroit expliquer plusieurs fois la nature du genre dans l'explication de chaque espece.

Il y a encore beaucoup de choses à observer pour rendre cette methode parfaite, & entièrement propre à la fin qu'elle se doit proposer, qui est de nous donner une connoissance claire & distincte de la vérité: Mais parceque les préceptes généraux sont plus difficiles à comprendre quand ils sont séparés de toute matiere, nous considererons la methode que suivent les Geometres, comme étant celle qu'on a toujours jugée la plus propre pour persuader la vérité, & en convaincre entièrement l'esprit. Et nous ferons voir premierement ce qu'elle a de bon, & en second lieu ce qu'elle semble avoir de defectueux.

Les Geometres ayant pour but de n'avancer rien que de convaincant, ils ont cru y pouvoir arriver en observant trois choses en general.

La 1. est, de *ne laisser aucune ambiguïté dans les termes, à quoi ils ont pourvû par les définitions des mots dont nous avons parlé dans la premiere partie.*

La 2. est, de *n'établir leurs raisonnemens que sur des principes clairs & évidens, & qui ne puissent être contestés par aucune personne d'esprit. Ce qui fait qu'avant toutes choses ils posent les axiomes qu'ils demandent qu'on leur accorde; comme étant si clairs qu'on les obscurceroit en les voulant prouver.*

La 3. est, de *prouver démonstrativement toutes les conclusions qu'ils avancent, en ne se servant que des définitions qu'ils ont posées, des principes qui leur ont été accordés comme étant très-évidens, ou des propositions qu'ils en ont déjà tirées par la force du raisonnement, & qui leur deviennent après autant de principes.*

Ainsi l'on peut reduire à ces trois chefs, tout ce que les Geometres observent pour convaincre l'esprit, & renfermer le tout en ces cinq règles très-importantes.

Regles necessaires.

Pour^a les définitions.

1. *Ne laisser aucun des termes un peu obscurs ou équivoques sans le définir.*

2. *N'employer dans les définitions que des termes parfaitement connus, ou déjà expliqués.*

a. Dans (I-IV) ... pour les définitions... est en italique sur la même ligne que ... Regles necessaires...

Pour les Axiomes.

3. *Ne demander en axiomes que des choses parfaitement évidentes.*

Pour les démonstrations.

4. *Prouver toutes les propositions un peu obscures, en n'employant à leur preuve que les définitions qui auront précédé, ou les axiomes qui auront été accordés, ou les propositions qui auront déjà été démontrées, ou la construction de la chose même dont il s'agira, lorsqu'il y aura quelque opération à faire.*

5. *N'abuser jamais de l'équivoque des termes, en manquant d'y substituer mentalement les définitions qui les restreignent, & qui les expliquent.*

Voilà ce que les Geometres ont jugé nécessaire pour rendre les preuves convaincantes & invincibles. Et il faut avouer que l'attention à observer ces regles est suffisante pour éviter de faire de faux raisonnemens, en traitant les sciences, ce qui sans doute est le principal, tout le reste se pouvant dire utile plutôt que nécessaire²⁹⁷.

CHAPITRE IV^a.

*Explication plus particuliere de ces regles ;
& premierement de celles qui regardent les définitions.*

Quoique nous ayons déjà parlé dans la premiere partie de l'utilité des définitions des termes, néanmoins cela est si important que l'on ne peut trop l'avoir dans l'esprit, puisque par là on démêle une infinité de disputes, qui n'ont souvent pour sujet que l'ambiguité des termes que l'un prend en un sens, & l'autre en un autre : de sorte que de très-grandes contestations cesseroient en un moment, si l'un ou l'autre des disputans avoit soin de marquer nettement & en peu de paroles ce qu'il entend par les termes qui sont le sujet de la dispute.

Ciceron a remarqué que la plupart des disputes entre les philosophes anciens, & sur-tout entre les Stoïciens & les Academiciciens, n'étoient fondées que sur cette ambiguité de paroles, les Stoïciens ayant pris plaisir pour se relever^b, de prendre les termes de la Morale en d'autres sens que les autres. Ce qui fai-

a. ... III... (I).

b. ... se rendre plus recommandables, de... (I).

soit croire que leur Morale étoit bien plus severe & plus parfaite, quoiqu'en effet cette prétendue perfection ne fût que dans les mots, & non dans les choses, le sage des Stoïciens ne prenant pas moins tous les plaisirs de la vie que les philosophes des autres sectes qui paroisoient moins rigoureux, & n'évitant pas avec moins de soin les maux & les incommodités, avec cette seule difference, qu'au-lieu que les autres philosophes se servoient des mots ordinaires de biens & de maux, les Stoïciens en jouissant des plaisirs ne les appelloient pas des biens, mais des choses préférables, *προήγμενα* ; & en fuyant les maux ne les appelloient pas des maux, mais seulement des choses rejettables, *ἀπὸ-προήγμενα*²⁹⁸.

C'est donc un avis très utile de retrancher de toutes les disputes tout ce qui n'est fondé que sur l'équivoque des mots, en les définissant par d'autres termes si clairs qu'on ne puisse plus s'y méprendre.

A cela sert la premiere des regles que nous venons de rapporter : *Ne laisser aucun terme un peu obscur ou équivoque qu'on ne le définisse.*

Mais pour tirer toute l'utilité que l'on doit de ces définitions, il y faut encore ajoûter la seconde regle : *N'employer dans les définitions que des termes parfaitement connus, ou déjà expliqués ; c'est-à-dire, que des termes qui désignent clairement autant qu'il se peut l'idée qu'on veut signifier par le mot qu'on définit.*

Car^a quand on n'a pas désigné assez nettement & assez^b distinctement l'idée à laquelle on veut attacher un mot, il est presque impossible que dans la suite on ne passe insensiblement à une autre idée que celle qu'on a désignée, c'est-à-dire, qu'au-lieu de substituer mentalement à chaque fois qu'on se sert de ce mot la même idée qu'on a désignée, on n'en substitue une autre que la nature nous fournit : Et c'est ce qu'il est aisé de découvrir, en substituant expressément la définition au défini. Car cela ne doit rien changer de la proposition, si on est toujours demeuré dans la même idée ; au-lieu que cela la changera si on n'y est pas demeuré.

a. ... définit. — Car il faut remarquer que quoique les définitions ne soient pas proprement contestables, comme nous l'avons fait voir dans la I. partie, elles peuvent néanmoins estre defectueuses, lors qu'elles ne font pas l'effet pour lequel elles sont instituées. Or l'effet qu'elles doivent faire est de marquer distinctement l'idée à laquelle on attache un mot. Et par consequent il est inutile de définir un mot, si on le laisse après l'avoir défini dans la mesme confusion où il estoit auparavant : ce qui arrivera si l'idée qu'on designe pour l'attacher à ce mot, n'est pas designée clairement et distinctement. — Mais de plus quand... (I).

b. ... et distinctement... (I).